

**MARIE PRA\***

**SI C'EST UN CITRON**

**Roman**

(\*Marie-Eléonore Chartier)

Pour la trois mille neuf-centième fois, j'ai pris le métro. Une vieille bourgeoise à teinture blonde s'est précipitée pour prendre le siège voisin et m'a dit :

« Toi qui es shampoing, je peux toucher ton sac ? »

Je lui ai dit oui et j'ai écarté la petite toile pour lui permettre de poser nos fesses en commun.

A la sortie, le soleil est fade et doux, on dirait déjà que la vie se couche. Je prends l'ascenseur d'un immeuble dans lequel sont regroupés plusieurs bureaux de l'insertion sociale. Une jeune femme ouvre la porte de son antre à prospectus, puis me fait signer un contrat de bénévolat. Je commence demain, dans un restaurant, au service des cuisines.

J'entre en confidences :

« Cela fait presque deux ans que j'ai perdu l'autorisation de travailler. Je suis jeune, dynamique et invalide. Je sais ce que c'est, je veux bien m'occuper de ceux à qui ça arrive également. »

Depuis le jour lointain où j'ai perdu mon poste, sur un mot d'ordre, je ne vis plus au diapason de la femme blanche qui m'a élevée, et de l'homme blanc qui m'a délivrée mes diplômes. Avec des étagères emplies de livres, je ne connais que trop les gens à petite paie, je me retrouve dans les colères des clochards, je ris au sabir des immigrés, je suis invitée par des chômeurs, des partiels, des petits rongeurs seuls. Du coup cela me fait sortir des phrases qu'avant je ne savais pas dire. On me récolte vite en colère.

C'est bizarre d'en être là, mais ceux dont la vie est en ordre, la femme blanche qui m'a élevée et qui a fait fortune, les familles qui s'offrent l'apéritif, les collègues qui parlent et dinent autour de leur collégiale, mes anciens amis savants qui s'enchantent de leurs

promotions livresques, je m'y adapte mal. Ils aiment à ce point le succès qu'ils mentent, c'est évident. Ou alors ils ne savent rien. Je les trouve durs. C'est peut-être l'abord qui est dur. Avec les savants il fait frais, car leur complexité exige qu'on prenne son temps. Ils ne vous acceptent qu'avec une prudence progressive. Leur humour a banni la pitié.

Quant aux simples, il faut se les farcir. C'est mon contrat, il touche au domaine pénitentiaire.

Mon interlocutrice est agent social de la mairie. Je la rêve polie, pas seulement de surface, polie comme on l'est vraiment, avec l'âme. J'ai vu tant de personnes insolentes et narquoises conserver leur poste ! Un livre sur « le cri des enfants », en face d'elle, sur la commode à dossiers, retient mon regard.

« Oh ! repris-je – comme diversion. J'ai retrouvé ce livre chez moi... J'ai rencontré l'auteur dans un café il y a cinq ans, c'est une vieille dame, elle me l'a vendu avec une dédicace. Il y a des témoignages et des poésies d'enfants dans son livre. C'est drôle les hasards ! Vous connaissiez ? »

Déjà je sens l'employée mécontente. La corde de ses lèvres se serre. Elle n'est ni curieuse ni ravie de cette provision verbale.

On discute de la mairie qui bâtit des restaurants, il en a un treizième, c'est le mien. Il y en aura quatre de plus en 2020.

« La partie où vous irez est familiale. On reçoit dans cette cantine beaucoup de familles, sinon des personnes seules, des gens âgés également. »

Il paraît que les gens qui s'abreuvent à ce restaurant ne mangent qu'une fois par jour, et que l'au-dehors ne leur adresse que trois mots par jour ; or si ces mots ont pour but de blesser, la journée récolte un fiasco plus dense encore que celle de qui s'attelle à trop d'informations. Le cerveau s'étire comme la bouche douloureuse et torve des poissons rouges.

Le contrat de bénévolat est signé. Je quitte le bureau en brave fille.

« Tout le monde se fout de toi », lance l'employée juste au moment où je dis au-revoir gentiment, le dos tourné.

C'est là que le bât crève. Je récolte une raillerie parce qu'au lieu de tourner dans mon appartement je préfère offrir le temps perdu à d'autres. On porte ses mérites comme un salaire de salop.

Dans cette optique, le couvercle d'une casserole serait en bas, sur le gaz.

Les nuages se promèneraient dans la flotte, materneraient le béton, mais jamais on ne les croiserait au ciel.

Les seuls moments de guérison, de retrouvailles de l'humain avec l'humain sont ceux où le couvercle est au-dessus, de sorte que la nourriture cuit vraiment. C'est peut-être cela, la palme des restaurants.

De même, dans la logique de l'œuf, le jaune est au centre. Si c'est le blanc qui occupe cette place, le regard d'autrui – le cuisinier, le mangeur – sur l'œuf, n'est plus le même. Le langage et la fourchette se déplacent en l'occurrence. C'est cette absurdité de l'œuf blanc au centre que j'appelle ma difficulté à se retrouver dans le monde moyen, le monde ordinaire et heureux, à le croire vrai pour moi. Je connais trop l'injustice du monde inversé, celui où le blanc fait tâche.

En prenant l'escalier qui monte chez moi, je sers au col mon manteau bleu gris. Un jeune couple dévale la rampe, passe à mes côtés et rigole :

« C'est madame Adami, disent-ils, elle a mauvaise réputation. »

Je me souvins que des vieux m'avaient sifflée d'admiration sous ce nom, jadis, sur une montagne peuplée de peintres où j'allais me promenant.

« Non, je ne le savais pas, répartis-je avec beaucoup de retard, les jambes croisées sur le lit. Je viens juste de savoir que j'avais mauvaise réputation. Je suis souffrante de l'apprendre. »

claret



RESTE  
B  
(Néno)

L'art d'être  
grand-père

Chaque vendredi, j'ai mission de cantine. Nous avons cent-quarante couverts. Je n'ai plus peur d'être majeure. Il y a eu beaucoup d'émulations. Un vigile m'a dit :

« Si t'es une demoiselle, barre-toi ! »

Tous les vigiles sont noirs, mais je préfère Papa, qui est un Noir de cuisine. Il est doux, amical, avec un petit couvre-chef blanc qui fait un triangle de son crâne herborisé de courtes frises grises. Parce que sa voix porte peu, on le croise, géographiquement, sur les côtés du réfectoire.

« Ce n'est pas un diminutif, ton prénom ? lui demandai-je. Il est si beau qu'on n'ose à peine le prononcer ! »

Servir qui vient souper, le premier soir, est aussi risqué que découvrir sa classe d'élèves ou être présentée en tant que serveuse au restaurant de la prison pour peines légères.

Le cuisinier se nomme Chu. Il a cinquante ans et est né dans un pays d'Asie. Il a une façon de prononcer la langue, de faire du harpon avec les mots, qui s'apparente à l'emballage manuel des pommes de terre. En charge d'une famille, il se plaint d'avoir beaucoup déménagé dans sa carrière. C'est un petit homme guttural, sans pouvoir de décision, que cela met en crise de temps en temps. Il est assez aimé.

Chu est indispensable : c'est lui qui soulève les bacs chauds et les installe dans le creux du buffet. Il ne compose pas les plats mais connaît par cœur le relais entre la cuisine, ses coffres de fer, ses jets de lavabo, ses chambres froides et brûlantes, sa laverie à tabliers blancs, et il est majeur au service. Il s'approprie volontiers la distribution du plat de résistance.

Le buffet se compose de six bacs : l'un conserve les légumes, l'autre les végétaux farinés - semoule, blé, pâtes, pommes de terre - ;

l'espace central est tenu par le poisson, son rival propose de la viande ; sous mes yeux, le bac à potage vert, raffiné de poireaux, enfin un petit espace pour la sauce. La sauce patiente parée en camaïeu de jaune. Jaune de mayonnaise, jaune d'omelette fondue, jaune de masque solaire tirant au blanc, sa couleur dynamique, la franchise de son teint – plaisent.

« Viande ou poisson ? »

Je répète cinquante fois d'affilée le même segment de phrase, avec plus, puis moins de développement grammatical. Viande ou poisson, qui font balançoires, au-dessus d'une troupe disciplinée, amorphe, étrangère. Les cuisiniers hommes me précèdent avec un timbre ample et bien plus audible. Les clients sont lents ! Ils mettent un temps infini à choisir une salade, un gâteau, à comprendre le choix de plat proposé. L'absence de travail, voire de compagnie, installe le cerveau dans une rêverie alanguie, sans détonateur. Sans hygiène du chronomètre. Beaucoup vivent au chômage depuis si longtemps qu'ils n'ont plus les réflexes d'éveil ordinaires.

Quelques fois, constatant que le bras du serveur pend dans le vide avec une assiette fournie, j'interviens :

« Madame, un bras se tend ! »

Il ne faut pas chercher à plaire. On ne sourit pas en servant pour séduire, mais parce que c'est un bien.

Quelques-uns refusent d'être servis par une femme. Mes collègues s'empressent de les prendre en charge. L'un d'eux rampe vers le buffet, évite mes yeux et me murmure :

« Terroriste ! »

Je le sers ordinairement. Il a le visage brûlé de noir et de petits yeux blancs fuyants, humides. Au moment où je lui tends silencieusement l'assiette, ma louche retombe sur le fer du buffet en émettant des syllabes suspectes :

« On se fout de toi ! »

... hurle la ferraille en cinq ricochets. L'homme tourne le dos, je me sens confusément gênée.

Plusieurs mangeurs arrivent du trottoir et m'avouent :

« Dehors il fait froid. »

Une voix glaçante les a hélés, hors-champ, et leur a murmuré :

« Mais, t'es rien ! »

Et le lendemain, une autre voix est revenue à la charge, irréversible :

« T'es rien, pauvre type ! »

Cette voix inflexible du triomphe d'un autre, qui ne les aime pas, et s'assied sur leur échec, leur isolement, leur colère, beaucoup l'ont en tête, garée dans un coin du cerveau, lorsqu'ils viennent au *retiroir* des plats. Pas sûr que tous s'en rendent compte ou soient en état de formuler aussi ample abjection. Si j'avoue que j'ai été traité de « pauvre », j'ai toutes les chances de tomber sur un confident qui finisse par préférer rejoindre le camp des rieurs. Cette voix, d'une cruauté insoutenable, parce qu'elle prétend au palais de justice, ils y raccordent leurs propres qualificatifs, l'identifient à tel ou tel groupe social, tel corps de métier, telle catégorie d'âge, selon leurs propres préjugés ou expériences. C'est ce relent qui fomenté le rejet de plusieurs catégories d'individus, associés, à tort ou à raison, au triomphe – à mes dépens.

Un vieux vient chercher son plateau. Petit, le crâne sur peu de cheveux, tous les poils en barre et collier en-dessous du nez.

« Scorbut », dit-il en prenant l'assiette. Ca veut dire très mauvaise journée. Personne n'a daigné lui parler, ou on a été blessant à dessein.

« Si tu me prends pour Desproges... », murmure-t-il.

Il s'assied au centre de la cantine.

« Vous avez eu une bonne journée, monsieur ?

- Oui, répond-t-il.
- Quel est votre nom ?
- Autrin.
- C'est la première fois que j'entends ce prénom !
- Il est du centre de la France. »

J'imagine trois ou quatre maisons grises, le toit en housse brune, comme sa figure, groupées contre une ferme, entre deux plaines herborisées. Le ciel héberge des nuages gonflés comme des sabots, le lieu-dit se nomme Autrin, un crâne nait sur la paille. Le soir je trouverai

peut-être une émission sur la campagne, le terroir, les chambres d'hôtes, tout ce qui, à la télévision, me vide de Paris et me rappelle l'époque où j'avais assez de gains pour vivre de terrines et d'enthousiasmes vers le muguet et le joli.

C'est un grand bonheur, j'ai un corps pour l'utilité humaine, une main pour la dextérité, c'est aussi bizarre que d'obtenir son diplôme de bûcheron.

Quand la salle du réfectoire se dépeuple, une quinquagénaire, qui a les cheveux bruns en ovale, les lèvres remplumées de rose et des lunettes, lance d'une voix précieuse, en rendant le pichet d'eau :

« Ce serait une action loin de leur militance... »

Je pense à ce qu'on dit de Desproges. Le mot, vieux jeune, me fait éclater de rire.

Hier six millions de personnes m'ont imitée. Pour que ce fut crédible, tous les citadins avaient pris des calmants. Les bus étant freinés, les voitures roulant sur des pneus crevés, chaque embouteillage prit l'ampleur d'un mariage de vieux chats ; plusieurs femmes, furieuses du frein calé contre leur vie, s'en sont pris à moi en déféquant le mot d'échec là où je marchais.

J'ai pourchassé les citadins afin d'observer leurs travaux d'expression. Ils portaient des yeux calmes comme deux boules, les joues faisant parodie de bille, avec un usage dévoyé des tics. Ils semblaient moins méchants que d'ordinaire, mais leur vitesse rêveuse jasait l'ennui.

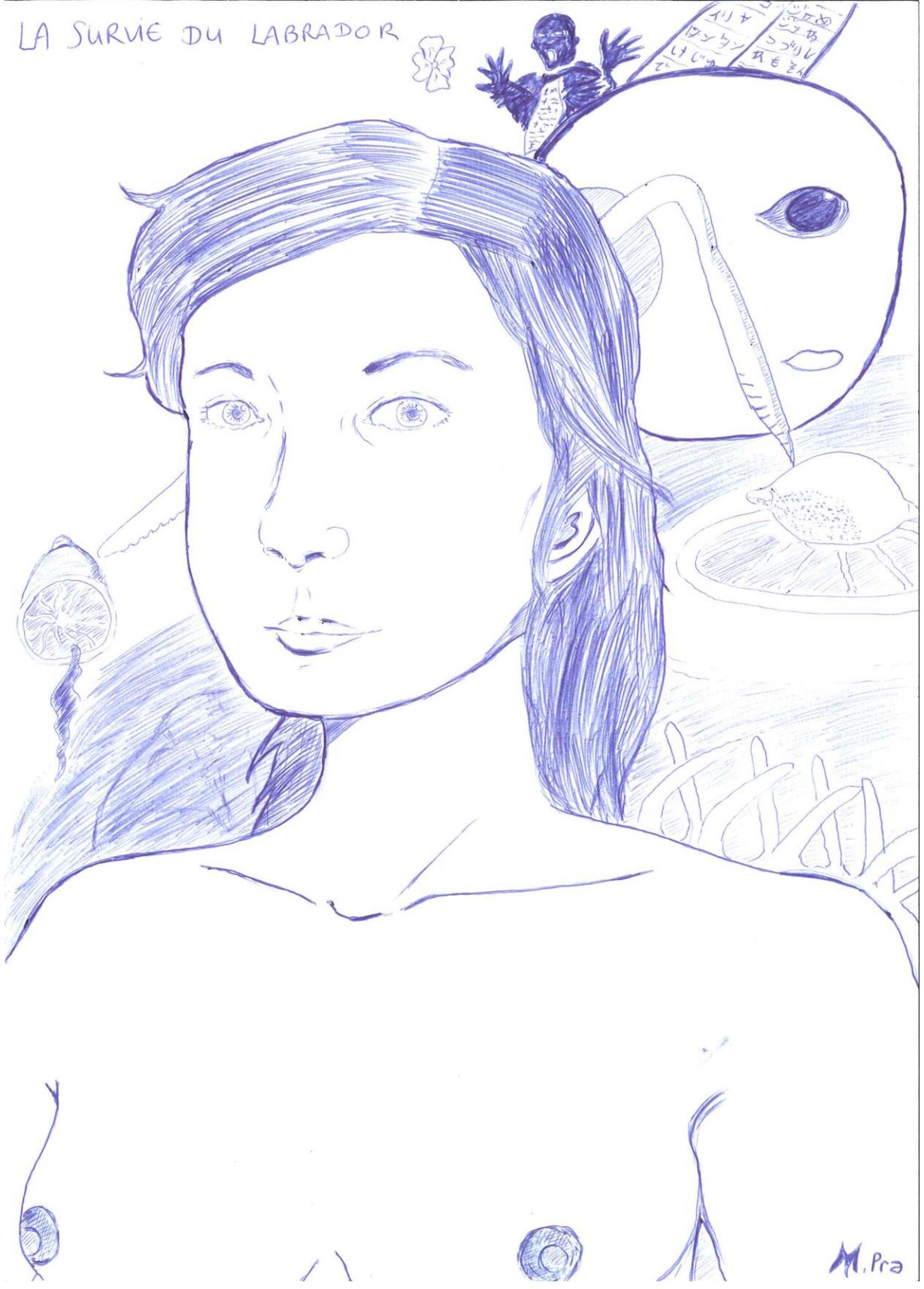
« Mademoiselle Jean, qui a publié deux livres sur la physiologie, ne se prête pas à ce genre de drôleries. Elle ne reçoit aucun appel. On ne sait pas si ces millions d'imitateurs sont ses lecteurs. C'est une personne dont on parle en ville, mais qui passe inaperçue dans tous les corridors. On en restera là. », a écrit un gazetier, pour clore les vingt-quatre heures de scène.

Car ce fut une recherche de la forme sans aucune imprégnation intérieure, et je suis un être méditatif.

Il m'est dur de comprendre cette race d'hommes qui galope sur les trottoirs en serrant la main des enfants. Malgré les méchancetés que m'a valu la rumeur d'être célèbre, je tâche de conserver le regard sans courroux du labrador.

« La sortie du troisième sera difficile, miss ! », a ironisé une voiture en haut-parleur, sous mes fenêtres. On cherche en vain à faire exploser la gaine du moine. Pareille volonté de blesser me point le cœur.

LA SURVE DU LABRADOR



M.Pra

La gare ferroviaire est construite sur une ancienne prison. Les employés recouvrent les mouvements de haine et de fronde des passants en y laissant des aveugles jouer de la musique douce à pleurer, comme un nénuphar. Il est dur de ne pas s'y sentir menacée. Perlent, adossés contre les murs, des lots de familles syriennes que nous finîmes par tenir pour des cartons décoratifs.

Leurs enfants chantent des psalmodies, une soupe de paroles sacrées. Leur petite bouche, resserrée, se plie à un ordre de rigueur fanatique. Je m'arrêtai devant une petite fille qui chantait cela et écartai grand les bras, telle un bonhomme des champs, une gare à moineaux – l'air de dire : « Eh non ! Je ne peux rien faire pour toi ! » L'enfant déplaça les lèvres et éclata de rire. Or à une vitesse décevante, elle cabra sa bouche et reprit le chant lugubre.

Une seule famille de Syrie a pu trouver passe-droit à la cantine. On ne les connaissait pas. On ne savait pas grand-chose de leur histoire. Les parents étaient grands, d'une pâleur jaune, comme la taille d'une guêpe exsangue, le visage de la mère serti d'un foulard. Ils ne maîtrisaient encore que peu le français, et leurs yeux inspiraient une curiosité respectueuse.

On servait du bœuf – *beuh*, ou *bouh*, prononçait Chu d'une voix âpre – deux boules de bœuf filandreux plongés dans la sauce brune, large à la manière bourguignonne ; l'un des servis doubla la famille de Syriens :

« La viande est-elle hallal ?

-Oui, c'est hallal, répondirent les gens de la cuisine.

-La bête a été égorgée », crut judicieux d'expliquer un collègue, presque blotti contre mes hanches.

Je fis une grimace très douloureuse. Les parents syriens, qui venaient de demander du bœuf, réagirent.

« Ce n'est pas vous, c'est la pratique », leur assura un vigile.

Il y eut des déplacements sonores, des heurts de vêtements. Les parents reprirent les assiettes des enfants, la leur, et demandèrent de changer le bœuf contre du poisson. Leurs yeux demeuraient si graves, et si profonds, qu'il était difficile de ne pas se sentir émue.

« Ils ont vu les égorgements en Syrie, tout cela ils n'en ont pas envie » avança le chef. Les voix, qui élucubraient sur leur histoire, se refermèrent, laissant éclater le rire des vigiles :

« Pour les *casher*, c'est pire, que disent-ils ? Que l'étourdissement est trop doux. Trop doux. »

Servir peut devenir une passion. Consignée au potage par le monopole des bras de Chu, je préparais à l'avance des bols de velouté de légumes – une louche et demi – abreuvant les couvercles de fer de petites giclures ; puis, après un regard plongeant vers la file des plateaux, je demandai :

« Voulez-vous de la soupe ? »

Quittant l'astreinte verticale du buffet, je venais déposer le bol en me courbant légèrement, comme une employée japonaise. Les mangeurs collaient prestement leurs mains contre les miennes.

« Pour une fois qu'une blanche sert les noirs », plaisanta un Noir - pas de refus.

Retourner à mon procès me fait peu peur. Depuis hier, je suis habituée à la haine comme la malle est habituée au bras qui la tance.

J'ai tenu cinq heures dans un centre études. C'est mon espoir d'embauche. Un emploi d'intellectuelle, ce serait la sauvette. Rarement on a réservé plus mauvais accueil à la créature humaine - qu'en ce lieu où j'ai postulé. Cette quadrature d'immeubles, passables, d'un âge fleurant la nouveauté éteinte, c'était si froid, le ciel chargé de brouillard est devenu si large, qu'il a, dans son silence, mimé l'infini de ce qu'est un appel au secours.

Les diplômés reçus n'étaient pas gentils.

Tous les gens dont la vie demeure protégée demandent :

« A quels signes, à quels mots peux-tu prouver qu'ils n'étaient pas gentils ? »

Quand j'ai passé la porte de l'immeuble, un des jeunes diplômés m'a dévisagée et a bêlé très fort :

« Elle est èèèèèèèè !... Echec ! »

Le vigile a ouvert la porte de la salle d'études et m'a appelé du doigt en disant :

« Tu es Jean ? On est amoureux de toi. »

Je ne connaissais personne et, quand je pris place sur une chaise, je sentis d'instinct que j'étais la seule à me considérer comme une travailleuse honnête, une diplômée aussi, et une très sérieuse élève. J'avais le cerveau d'un nègre, et je fus accueillie, et traitée, en nègre qu'on vermifuge.

Mes voisins de table semblaient fâchés, je regardais autour avec des yeux qui visitent le monde comme on vient au musée.

« On cherche une artiste dans la salle, Desproges ! Elle est en difficulté sociale, tout le monde se fout de sa gueule ! » lança une jeune femme, bonne cire chaude.

Une grosse fille, flasque et brune, la face couverte de lunettes, emprunte mon prénom et pousse des cris d'orgasme. Un vigile vient la reprendre.

Le corps des inspecteurs, et d'anciens enseignants, circulent dans les rangs. Les copies d'études restent disposées, en paquet, sur le bureau. Je me lève pour déposer un sac contre la fenêtre. Des jeunes hommes profitent de mon dos tourné pour huer :

« T'es èèèèèèèè ! »

Ils ont des voix de mâles diplômés, le cadre a été tracé et mis au mur pour que le diplôme y entre, ensuite.

La vieille examinatrice, une femme avec des escarpins sur pilotis, la crête de cheveux teintée d'un roux sec, hurle derrière mon dos :

« Oui, Jean ! Tu es haïe, tu es haïe, tu es haïe ! »

Je me détourne et ne reçois que leur profil. Ils se taisent tant, s'affairent avec tant de grâce sur leur travail, les épaules un peu plus recourbées et simiesques que deux minutes auparavant : il m'est difficile de les accoster et de demander des comptes.

Je prends mes stylos. Je suis une diplômée, sérieuse et très sensible. Le fond de la salle est enduit de cris d'orgasmes. Les vigiles, qui me cherchent et me fouaillent, et en scrutent peut-être d'autres, quêtent activement le visage de ce chœur de pouffiasses.

L'ambiance est agressive, les diplômés cherchent querelle, font entendre le bruit de leurs dentures, des petits crocs, humides, comme les canines des enfants qui ont tout dans leurs livres. Mais qui cherchent-ils ?

« Dossier célébrités ! » crisse la dame sur escarpins d'une voix aigre.

Je me passionne durant quatre heures pour mon dossier d'études, prends des notes, rédige une synthèse et me lève. J'ai ressoudé les

morceaux cassés de mon cerveau. Personne là-bas ne semblait me trouver digne d'achever un travail.

Quand je regagne le bas du ciel, la tristesse des nuages fonce et se répand sur moi. Les quais sont gardés par un groupe de quatre pécores qui éclatent d'un rire agressif :

« C'est toi, me dit l'une, qui a voulu te faire passer pour Jean ?

- Oh, il ne manque plus qu'un chauffeur pour rentrer !
- Peut-être qu'on veut de toi dans le dernier Lelouch ? »

Et elles causent de Lelouch.

Je ne sais pas ce que cette référence connaît à la misère humaine.

C'est le deuxième jour de l'examen, enfin, du procès.

Je fais la tête et n'adresse la parole à personne. Dans les escaliers, je me recroqueville. L'ambiance est encore tendue, il me faut admettre que mon dossier n'est pas laissé sur table. Avant d'embaucher, tous attendent une réponse : qui est Jean et que faire de ses crimes ?

En six ans, une charpente entière s'est éboulée. Elle couvrait, calorifère, une toiture pour employés de la fonction publique. Aujourd'hui nous sommes tous fichés, évalués, dégradés, côtés en bourse, idéologisés, sexués, programmés, repérés.

Un vigile tourne autour de mon bureau, puis lance, nonchalamment : « Je ne comprends pas pourquoi ils disent qu'elle n'a rien dans le cerveau, elle aurait bac plus cinq.... Cerveau moyen », ajoute-t-il, les yeux dans le vide.

Une rousse magnifique plie les torsades de sa chevelure devant moi. Je la vis à la télévision peu après, reine en maîtrise de langue, présentant son roman. Elle ne parle pas, on ne la déchiffre pas, on la respecte.

Leur agacement arrive au plafond – ils n'ont pas trouvé de crime, pas relevé chez moi d'insultes, de révolte, de réveil impoli, de signes flagrants de bassesse, d'attitude lubrique, d'étalage de médailles ou de détournement de cartes bancaires ; pas même de négligence envers mes copies.

Les réflexions sont si désagréables que je suis obligée d'appeler un des vigiles – l'homme. Il vient, professionnellement.

« Vous avez vu ce nom ? dis-je en montrant la zone d'identité, en haut de mon dossier.

- Oui, c'est le vôtre. Jean, c'est un joli nom.
- Pas tant que cela, répondis-je timidement. Il n'arrête pas d'être employé ici avec agressivité, depuis hier. Si ça dure je vais devoir en changer, mais ça coûte très cher. Je pense que c'est parce que je n'ai pas travaillé depuis des années. Je suis une... employée au rabais. Je n'en peux plus ! Je passe ce concours pour reprendre tout à zéro.
- Eh bien vous voyez, peut-être que ça se passera bien ! » dit-il, avec une habitude de gentillesse.

Un jeune postulant, plusieurs rangs derrière, me dit :

« C'est toi ? Tu sais, tu es toute belle !

-Ouais, solidarité », lance un autre.

Les copies sont ouvertes par un groupe d'enseignants, avec des bruits de baisers au scotch. Ils mettent en route le haut-parleur pour initier l'épreuve de journalisme. Le début de la bande est interrompu à quatre reprises. La garde appuie sur les boutons du vieux diffuseur de cassette, qui laisse échapper un sonore :

« Pour Jean, pas d'excuse ! »

...enregistré la veille, avec la pensée d'en découdre en public.

Il y a entorse si flagrante aux lois républicaines que le ramas de diplômés, taiseux de colère, éclate. Des bruits de poches retournées, de stylos, des têtes qui se dressent, j'entends cela, les coudes figés au bureau.

Je dois ma sortie à une toux de femme lancée au fond de la salle :

« Tout sur eux ! »

Les sept enseignants et vigiles regagnent cois le bureau.

« Oui, c'est cela, d'être fonctionnaire », murmure la dame à la houppe rousse.

« Elle n'en peut plus ? » demande un huitième, dissimulé derrière une porte.

Quatre employés inconnus émergent d'une autre salle et se présentent aux postulants, le visage nu. Les hommes vieillissent et les femmes, passées d'âge, font jurisprudence en pantalons et cheveux courts. C'est une génération qui flaire, pour y mettre un coup de fer, des emblèmes de la nouvelle. Tous se taisent, parcourent les rangs, silencieusement, dignement :

« Oui, les salops, c'est nous, à découvert. Nous avons bafoué les règles d'anonymat et d'égalité, mais professionnellement, nous l'assumons. »

Leur démarche me parut pleine de grandeur.

« Je ne suis pas socialiste », murmure sous mon nez la plus coquette d'entre elles, prise d'une quinte de sourires retenus.

Elle me fait du charme à la porte. Je veux revoir mes amies les assiettes.

Le procès fini, j'eus fort envie de me divertir et rejoignis une bande de nouveaux amis, les artistes du théâtre Léo Fourier.

Ils avaient soixante-dix ans, peut-être quatre-vingts, et c'était des chansonniers, car la prose était brève, mais leur voix, prenante, leur aptitude à sublimer le coffre-fort un peu court de la poésie d'origine, le sublime de la musique, la qualité de l'interprétation, tout faisait de la troupe Léo Fourier un club d'artistes, changeant chaque mois de théâtre, afin de rapatrier un public épars sous la corniche.

Le moins chanteur des deux aimait à conclure une tournée ainsi :

*Madame montrez-moi le mot,*

*Je vous montrerai la chose...*

Il décida d'avoir des prérogatives d'auteur, de poète, et de se faire une jeune fille, une vierge, après le spectacle, comme dans les romans vieux style.

« Vous quittez vite la salle dès la fin de la représentation », avertit la vigile, sur un ton alarmiste.

Des dames coquettes, passablement âgées, une troupe d'adolescents, un Noir solitaire, trois couples mariés, quelques vieillards, peuplaient le petit hémicycle. La troupe Léo Fourier, composé de deux aèdes, maigres, ambigus, me présenta rapidement comme l'auteure de deux volumes, et chanta avec une émotion élevée.

Le plus dandy d'allure acheva agressivement le spectacle en ciblant une femme dans la salle. Il s'assit, canin, sur un fauteuil, retint une brune trentenaire à chapeau et expectora une haine aussi sexuelle que ridicule – il rentrerait dans une pucelle et la forcerait sans difficulté, comme ça, clac ! Ses doigts s'agitaient sur le tissu rouge. L'égo, atteint de boursouffure sénile, se trémoussait jusqu'à la parodie dans des confessions d'alcool.

Nous, spectateurs, attendimes au-dehors fort longuement. La voiture d'un homme ivre passa à deux doigts de mes jambes et ricana : « Ah, tu y vas aussi ! Il ne faut pas qu'il n'y ait que moi qui en profite ! »

Le dandy, qui avait connu le frère du poète Senghor, sortit du théâtre, suivit son public au restaurant et aboya sur moi :

« Nous habitons dans le même quartier ! C'est là où nous avons fait connaissance ! ».

Deux prostituées, hâlées, brunes, la jupe relevée et les talons pointus, exhalaient des regards et des petits souffles sensuels, nacrés, en regardant les deux poètes. Leur visage se décomposa lorsqu'elles apprirent que la « fille à se faire - à tout prix », était, non pas elles, mais moi, auteure de deux volumes que nul n'avait lu.

Leur déconvenue semblait plus emprunte d'indignation morale, presque maternelle, que de jalousie.

Les couples mariés témoignaient d'une humeur atroce. Leur dédain avait la substance d'une première fois au wasabi.

J'adressai la parole au moins offensif des deux bardes, un homme au crâne dénudé dont les cheveux giclaient, sur les côtés, comme les flammes d'une fourrure sel.

« Vous ressemblez à Léo Ferré. Je l'ai découvert tard. Mon précédent mari m'a fait découvrir Jean Ferrat. Je confondais les deux. Ferrat me paraît plus... poignant.

- C'est Jean Ferrat qui m'a découvert, dit-il.
- Oh ! Racontez-moi quelque chose sur lui !
- Eh bien.... Eh bien... eh bien.... Il avait un côté rond. Il adorait sa femme, et quand il parlait d'elle, il devenait

rond. La forme de son visage, son expression, ses propos, tout était content et s'arrondissait. Il aimait la drôlerie. »

Sur leur table trônait deux immenses tubes de champagne.

On parlait grasement, sauf les couples mariés : « Si, qu'un de ces hommes déflore une jeune fille, ça se fait », dit froidement ma voisine, une brune élégante, baguee, presque quinquagénaire, les yeux fixes – deux plombs bleus – « elle doit ».

« On se fout de toi », rétorque une petite vieille sans cheveux, quand je me tourne vers elle avec une intention serviable.

On ne sut jamais comment la trentenaire à chapeau s'était défendue. Je m'enfuis de la troupe en avouant que j'étais mariée, et que Celui qui attendait sur l'oreiller secouerait mes grelots. Devant l'estime extraordinairement soudaine de la table, je découvris qu'au sommet des arts, la pucelle, et la célibataire, et la jeune fille, quoiqu'elles fassent, n'étaient bonnes qu'à l'embauche au viol.

Une femme mariée, seule, était bien. Je me mariaï le lendemain, par téléphone, avec un voisin.

J'ai été faire des courses. La vie quotidienne explose d'indices. Je perçois des voix qui se superposent aux conversations ordinaires ; il m'arrive d'entendre les machines et les objets parler. Cette surabondance implique des éclats de rire en aparté ; être submergée appelle un rythme lent, des phases d'intériorité, une partie de soi hors du monde. Je pourrais ouvrir un commerce en blablatures tant j'en sais long sur mes voisins.

« C'est elle, dont la mère a fait un bébé toute seule ? » a dit un garçon en me regardant, à la caisse.

Il n'y avait pas de préjugés dans son regard. C'était un métisse civil, jeune et lisse. Je l'appréciai d'emblée. La beauté physique n'est souvent qu'un reflet d'une beauté réelle, d'une vibration interne positive, un raccord de l'âme sur la musique gênante du corps. J'en savais des chapitres entiers.

Je ne fuis rien autant que ma mère, qui est une femme de calcaire.

« Ta mère t'aime, elle tient beaucoup à toi », me répétait un curé, dont je n'ai pas reçu de soutien. Comme pour me mettre en rage, il aimait à narrer sous mes yeux des histoires de pères pédophiles.

Maman était exemplaire, pour les valeurs et l'élevage. Or elle ne manifestait plus de tendresse, pas d'accents de fierté pour la créature qu'elle avait éjectée, et ses gestes positifs, tel le don d'un billet en fin de retrouvailles, étaient devenus, pour moi adulte, du ressort des dommages et intérêts.

Nerveuse, désordonnée, j'ai pris le combiné du téléphone et appelé mon voisin :

« Nous sommes mariés, on se voit ? »

-Oui », a-t-il fait.

Jamais il n'y eut plus folle, plus heureuse que moi sur terre. On sentait dans la voix de l'homme une lassitude blasée, mais rationnelle. Il m'avait passionnément aimée et avait écopé de deux jours de prison pour tentative de meurtre sur ma personne. Il me parut sain de conclure cette histoire, qui pourrissait depuis trois ans dans un placard d'archives.

Nous partîmes deux jours en Normandie. Je désirai faire escale dans un restaurant local, *Au Temps passé*.

« Proposez-vous de la cuisine traditionnelle – je veux dire, de chez vous ?

- Que voulez-vous dire ?
- De la cuisine avec des plats qui ne soient que normands.
- Nous en faisons un peu », dit l'aubergiste, troublée.

De taille moyenne, la patronne, improvisée serveuse dans le cadre désert de l'établissement tamisé de bleu sombre et de glaces, incarnait les manières normandes, les cheveux courts, avec un reste d'herbe, et cette physionomie avenante, peut-être doucereuse, mais très portée sur la simplicité, en même temps que soucieuse d'élégance ; un désir d'imiter la bourgeoisie dans ce que ses manières ont de sain, de sociable, de distingué, sans cette quête de supériorité sociale à tout crin ou de snobisme vestimentaire qui caractérise la capitale, peuplée de géants scandinaves.

Mon mari me parlait peu. Il réfreignait mes petits enthousiasmes à une allure si méthodique que j'improvisai un soliloque avec la nourriture.

« Cet onglet de bœuf est excellent. Bien cuit, mais sans sécheresse. Ça ne va pas de soi. Il a préservé son aspect onctueux. C'est un bœuf d'ici ?

- Non, c'est un bœuf ordinaire, fit dispensieusement la serveuse.
- Qu'a donc de plus le bœuf normand ? Il est si cher que nous y avons renoncé.
- Il coûte cent euros la pièce. On l'élève et on le nourrit différemment.
- Oui, j'aime », intervint mon mari.

Je souris. Un velouté de courgettes en verrine, chaude, traça un tel nid de plaisir dans mon gorge que je cessai de souffrir des affaires récentes.

« Tu acceptes de découvrir le calva ? »

L'alcool local s'apparentait au whisky, mais avec moins de rudesse ; on releva entre ses deux boissons autant de différence qu'entre le plastique grossier et la lame du verre ; sa chaleur, à petite dose, préserva la gorge d'une agression qui râcle au lieu de s'épandre. La patronne m'avait prévenue contre l'usage de cet alcool.

« Où en sommes-nous restés dans les comptes ? repris-je.

- Tu me dois deux nuits. Pas une, pas trois, deux.
- Sinon, je n'ai pas d'intérêt ?
- Si, tu es bien, mais je n'aime personne. »

Nous mîmes du temps à retrouver une rue du vieux centre, grise et jaune. Quelques mendiants raccourcis, une bourrasque, une église, le remugle des passants, firent trembler l'air comme une garnison médiévale, un peu inquiétante.

« Tiens, ça, c'est bien ».

Nous fîmes nôtre du chocolat, quatre livres et une carré de peinture brodé, acheté dans une galerie à l'ambiance détendue. Mon mari était si bavard et drôle avec les autres, que j'avais de quoi m'émerveiller de lui. Quand nous nous rejoignons, il m'était de nouveau étranger.

Ce vendredi, au restaurant solidaire, les plateaux ont défilé vite, proprement, fluidement.

Il est dur de ne pas s'attacher à cette cantine de démunis, à peu près sage, assaillie de cent quarante familles au chômage, avec de tous petits mômes, d'immigrés, de retraités sans le sou, de jeunes en recadrage professionnel. Les plus susceptibles sont les anciens chefs d'entreprise.

Quelques uns, rares, refusent d'être servis par une femme. Néanmoins, la présence fugitive d'une jeune cantinière égaie le service ordinaire, formaliste.

« J'aimerais écrire un roman où il serait question du restaurant », avouai-je à une amie qui m'enseignait l'usage du burin. Je lui racontai qu'une vieille marocaine voilée, qui ne se nourrissait que de laitages, était venue maintes fois au buffet et était repartie en disant de moi : « J'ai prié le Ciel pour elle ; elle est mon échec. »

Or, après l'énoncé simple de cette ambition livresque, comme par circulation de télépathies, les cent quarante couverts sont venus, plus heureux que d'ordinaire.

« Ecrivain », disent des hommes, avec une fleur.

Le patron des vigiles, qui est formaliste, dépose le premier potage sur le premier plateau du premier arrivant et affirme : « Livre déjà fait. »

Les cuisiniers n'étaient pas irénistes et l'un d'eux se murmurait d'extrême droite. Après des années de service, ils craignaient que ces clients ne deviennent abuseurs. On ne voulait pas qu'ils enfreignent les lois, le cadre, même si les provocations sérieuses n'arrivaient qu'« une ou deux fois sur mille. » On les servait avec une mesure établie, ce qui attisait de petites houles et attirait sur les chefs une réputation d'avarice passable. La mesquinerie – relative – de Chu consistait à expédier des

plats déjà préparés sans attendre que les clients, lents, indécis, éventuellement drogués, aient le loisir interminable de formuler leur préférence. Le potage ne devait pas excéder une louche. Chu se faisait chambrer, et on me mettait à l'épreuve de dire oui, ou non, comme une enseignante de banlieue, à une ration supplémentaire. Les affamés, pourvus de tickets gratuits délivrés par la mairie, ne mangeaient pas beaucoup et quelques uns rejetaient à la poubelle une partie du repas.

Les vigiles secouaient mes réticences et m'incitaient à prendre une collation, dans le bureau, sur le côté des cuisines, après le service.

La semoule, les œufs, le poisson, les pâtes, étaient, pour mon palais prolétarisé, des offrandes succulentes.

Tous les vigiles possédaient un accent d'Afrique. Ils aimaient à en plaisanter, mais s'offusquaient gravement de la moindre imitation. L'un d'eux se plaignit du socialisme de la mairie : « En Belgique, où j'ai travaillé, ils ont ces repas gratuits deux fois par semaine. En France, tous les soirs ! »

L'homme le plus étonnant à pourvoir le réfectoire de sa présence était un homme au visage gris. Toute la face terreuse, non faite de peau, mais de poterie. Il semblait maquillé de glaise, brune, verte et jaunâtre. De la grisaille argentée recouvrait son visage.

« Qu'a-t-il, celui dont le visage est gris et terre ? demandai-je.

-Cancer du pancréas », répondit mon collègue.

Il était impossible de ne pas remarquer cet être aux joues de sculpture, que plus rien n'apparentait à la vie ordinaire. Il était, hormi ses couleurs, assez ordinaire, et on sentait émaner de son être, sous la maladie, une banalité qui l'eût rendu sympathique – dans l'acceptation de : rassurant. Mais son pancréas faisait de lui un phénomène physiologique et il voulut, un soir témoigner en tant que tel ; un vigile le rembarra rapidement :

« Oui, t'es comme les autres, on s'fout de toi. »

Bref, on le traita comme on traite les artistes.

Ce sont les possédants absolus qui se *foutent* des autres ; nous avons pris l'habitude de ne plus nous offusquer de cette formule, ou d'en faire le partage verbal entre nous.

Nous retournâmes en Normandie. Les oiseaux chantaient, là-bas, d'une façon extraordinairement audible. La tourterelle émouvait plus qu'à l'accoutumée, comme une vibration tiède, dès l'aurore, une gravure sonore des émotions d'été ; les autres chants formaient une découpe claire, énergique, de sons. Les syllabes des oiseaux y sont des tutoiements.

Dans un service de reliure, j'aperçus un monceau de photocopies confondantes, un amas de pages qui bruissaient d'une écriture rocambolesque : des lettres noires, grandes, épaisses, mais sans excès, pourvues d'angles aigus. Un trait tiré à la main achevait la page et dérivait vers des notations. C'était un solfège intellectuel et délirant tout à la fois, quelque chose de si original que je me demandai s'il s'agissait d'un texte trop personnel, d'un roman ou d'un brouillon d'essai. Un prénom féminin élidé, Dorté, suggérait le recours à la pensée mythologique. L'écriture, faite pour porter une idée élaborée, témoignait d'un esprit compliqué, fort, et psychiquement anormal.

J'osai mettre la patte au génie et, profitant de la distraction du service, j'en pris l'équivalent de quatre pages que je glissai dans un dossier.

Je tentai de stimuler mon mari en lui faisant découvrir ce fragment. Décidés à connaître l'auteur, après un repas gonflé au cidre, nous allâmes tirer la sonnette de dix à vingt maisons, puis nous rentrâmes, bredouilles, à l'hôtel, qui donnait vue sur un petit port tout raide, éclairé par une lune noire.

Nous nous endormions dans les bras l'un de l'autre, comme deux bébés phoques sonnés de fatigue, quand le téléphone retentit.

Mère.

« Tu as repris le travail ?

- Oui. Je suis agent social, dans un bureau.
- Tu mets beaucoup de temps pour y aller ?
- Je pars de chez moi à six heures du matin, je rentre à dix-neuf heures.
- Tu es heureuse ?
- Oui, j'ai un mari. On fait connaissance deux fois, puis on regagne nos appartements, séparés.
- Tu m'en veux ?
- Non.
- Tu ne m'en veux pas ? »

Je marquai une pause tant son anxiété faisait paire de tenailles. Elle durcit la voix, comme de coutume quand il était question des hommes bizarrement aptes à m'aimer, ou à se mêler de ma vie.

« Tu reprends le travail quand ?

-Puis-je vivre deux jours ? »

Mère, criant :

« Ca fait dix ans que je t'ai remis, comme une bague au doigt, les noms et prénoms de ton père, gratis ! Je ne veux plus fouiller le passé à ta place. Bouge-toi ! »

Nous nous racrochâmes aux nez.

« C'est clair, si tu en parles aux autres, on se fout de toi, commenta mon mari. On risque de t'imposer un psychiatre au travail. Dans deux mois, chômage ! »

Nous eûmes notre première relation sexuelle.

« C'était bien ? me demanda-t-il.

- Oui », reconnus-je avec élan. Une zone de mon cerveau s'était ravivée, forcée par un éclair d'énergie blanche, et j'eus une sensation de bonne santé.

J'étais dans une boutique et je cherchais mes ouvrages quand une petite jeune femme vint se coller contre l'étagère ; elle ressemblait à une scout avec ces longs cheveux, bruns, qui caractérisent la bourgeoisie urbaine. Je lui ai souri et nous avons échangé deux mots sur la quête de livres. Elle cherchait au rayon philosophie bonheur.

« Ca alors, me murmura-t-elle, sans agressivité cependant, mais avec une franchise stimulante, tu avais l'air d'une connasse ! Tu fais sale feuj ! »

Je songeai alors qu'il ne fallait pas, pour une fois, le recevoir comme une critique, mais comme la première impression, délivrée sans censure, que je produisais au physique sur une jeune femme apparemment d'un tout autre milieu et dont l'éducation promettait de si étranges mots. Je ne pouvais savoir quelle proportion des hommes me mettait à cette allocation, mais je devais savoir qu'elle existait, qu'elle était parfois réversible, et qu'elle ne changeait pas la poésie de mon âme – sauf si, à trop être insultée, je courais le risque de m'avilir, car le désir de blesser entraîne des dégradations criminelles chez les individus les plus frais, ceux qui pourraient donner de la joie, du beau, de la dynamite au monde et qui risquent de mourir avant d'en achever le partage.

Je suis née avec le prénom d'un pantalon foutu. Jeune et fonctionnel, ce prénom possède les propriétés sonores d'une eau-de-vie.

Enfant, j'ai souvenir d'avoir répété le discours de mon environnement proche, allant jusqu'à affirmer que les hommes ne servaient à rien ; je ne souhaitais pas que l'un d'eux s'approche de mon corps pour y faire germer de l'affection ; car la tendresse, les gestes élémentaires de filiation, étaient en moi confondus avec la sexualité et l'attouchement crasseux. Le viol et l'amour, c'était la même chose.

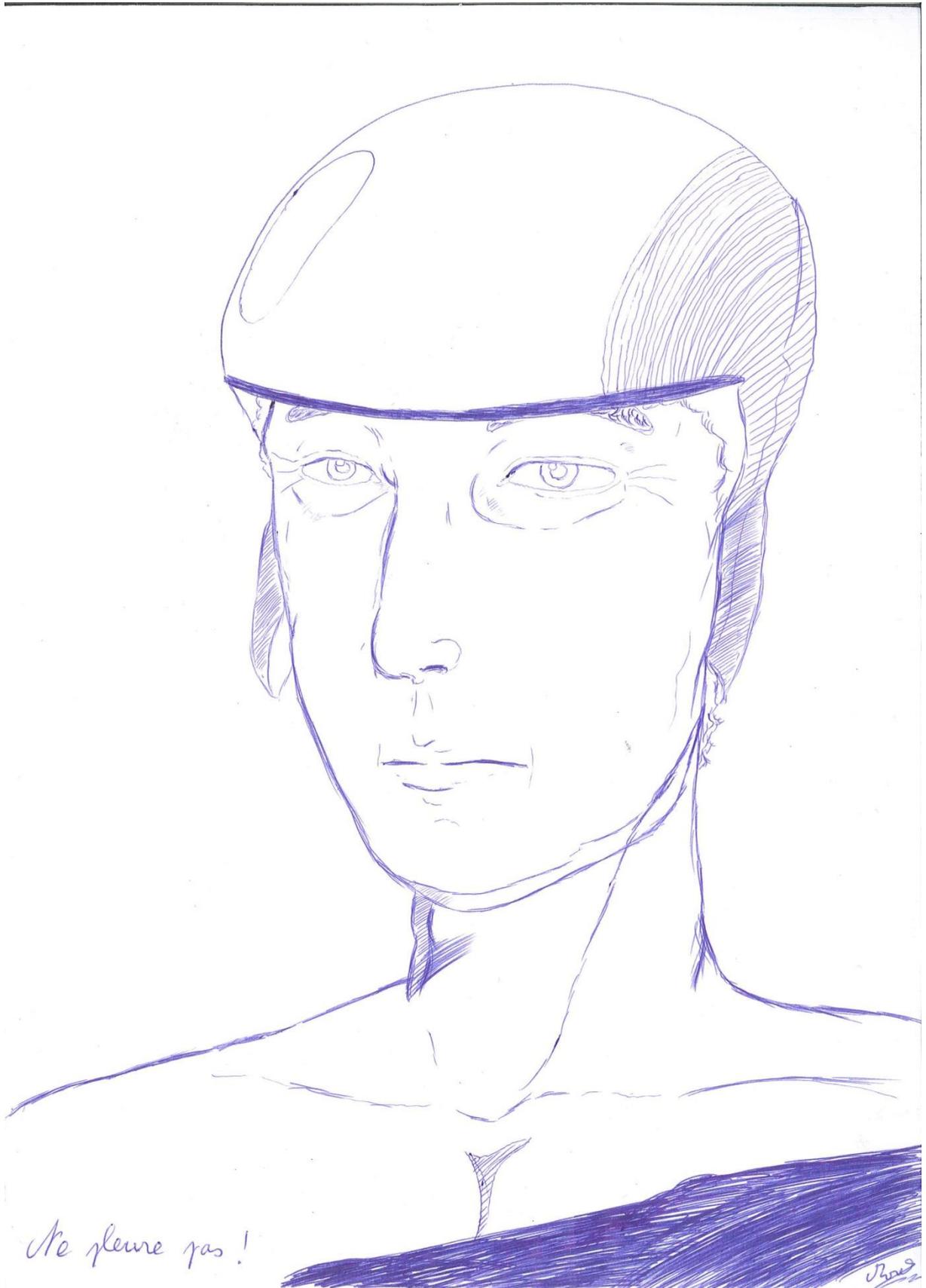
Devenue grande, nous avons entamé un minimum prudent de démarche pour nouer une relation avec mon père. On m'a affirmé que j'avais correspondu avec lui durant trois ans. L'ensemble des données reçues, inférieur à la quantité de fragments expédiés, fut confisqué dans un tiroir.

« Le papier m'a fait un bien énorme, mais demain il faudra que tu acceptes de me voir, et de me serrer dans tes bras. », écrivis-je à cet homme.

-Non, me répondit-il ; pour moi tu es devenue quelqu'un d'autre. »

Après ce désaveu, plusieurs petits morceaux de biscuits tombèrent de ma cervelle. Je restai dans l'incapacité de vivre une histoire d'amour durant dix ans. Des jeunes promeneurs me dépassaient dans la rue en murmurant sec :

« Pour nous, t'as pas de jambes, adieu ! »



Ne pleure pas !

J. H. 2009

Comme tous les lecteurs du pays, j'aimais à regarder sur mon poste de télévision *Vos plumes nous parlent*, une émission conviant les écrivains des grandes maisons d'édition. François Lequerre en était l'orateur jeune et brillant.

Mes deux tomes n'y avaient pas trouvé de place. Or, un auteur m'y avait citée une fois, ce qui me fit croire que j'étais, probablement, un écrivain déjà découvert en ces lieux de cathode.

« Jean ? avoua-t-il. C'est la seule de ces jeunes filles qui ne se fout pas de moi ».

C'était un auteur célèbre qui ne présentait absolument rien susceptible d'attirer la moquerie. Il était si beau que j'attendis son coup de fil un mois entier, en vain.

Forte d'une inscription électronique, j'assistai à l'émission. Nous patientâmes sur des fauteuils, autant d'anonymes, à l'entrée de ce hall de troubadours.

« Je suis au-dessus de toi », me lança une jeune fille maquillée.

Un écrivain invité traversa grandement le hall, sans nous décocher un regard.

« Malgré cela, tu resteras la deuxième », me rassura mon mari, filant en voiture devant l'immeuble, et que cette littérature argentée importunait.

Mon œil fut intrigué par une femme dont la tenue la dégageait du groupe frustré par sa singularité. Elle portait un pantalon et un haut vert, de ce vert sombre que l'on prête au velours. Ses cheveux, totalement noirs, tombaient en boucle sur son dos. Sa carnation, fine, était de rose

et de lait. Elle portait une paire de lunettes. Sa physionomie de belle élève éveillait l'intérêt, or elle se tenait en retrait, et je finis par penser qu'elle ne désirait pas du tout être abordée, à tel point qu'elle ne pouvait être venue en ces parages que pour un motif spécial, une observance, une urgence intime. Intronisée sans l'être, elle parut de ces femmes si belles qu'elles en développent un mauvais caractère. Elle s'adossa contre un mur, dans un recoin, loin de la masse sociable.

Lorsqu'elle retira ses lunettes au socle noir, je fis connaissance avec ses yeux, des yeux bleus clairs et fins d'une beauté exceptionnelle. Son nez, long et un peu biscornu, ne retirait rien à l'harmonie pierrale du visage.

Mon Dieu qu'elle était belle ! Je me surpris à comprendre qu'elle ne pouvait être qu'une carte du dessous – la petite amie de l'animateur, ou sa fille, imaginai-je encore qu'il fut homme jeune, une fille qu'il négligeait depuis cinq ans et qui ne pouvait le voir que sur son lieu de travail.

En tous cas, comme aux yeux de l'écrivain célèbre, les autres ne comptaient pas. Elle rajusta ses lunettes, prêta son corps à la fouille du vigile électronique, se cala au fond de l'ascenseur puis choisit sa place sur un des sièges en escalier de ce merveilleux décor.

La pièce télévisuelle était plus petite que prévue. Nous nous y sentîmes très vite à l'aise. Des livres de carton dur ornaient une galerie des glaces, et de petits bancs tenaient lieu de centre convivial, de salle d'attente luxueuse, pour les intellectuels venus présenter leurs ouvrages.

« J'ai fait khâgne, je fais plein de choses, je m'intéresse à tant de choses ! » racontait une spectatrice verboyante.

L'équipe de journalistes promena ses caméras neuves sous nos pieds, sur nos têtes comme au salon de coiffure ; tel un secrétariat en éveil, efficace et vitaminé, ils se firent amis des spectateurs et mirent rapidement en route, sans violence, le lancement de l'émission.

« Elle aura un bisou de François quand même », lança une professionnelle à propos de la brune à lunettes, dont la présence semblait lancer un écho, obliger un rappel.

Oui, c'était sa fille, me dis-je.

Musique de démarrage.

Des caméras, roulant à même le sol comme des camions pour enfants, allaient, venaient, se croisaient sans cesse au même endroit ; un haut-parleur hurla :

« Jean, loose ta robe ! »

Je portais une vieille côte de maille couleur pomme et j'avais sans doute, sans m'en rendre compte, provoqué un plan de caméra dans lequel j'apparaissais horrible.

Mon regard s'attarda sur un invité portant coiffe sur chef, pareil à un bonnet de nuit du dix-huitième siècle. Des vêtements amples, jetés sur un corps très maigre, des membres secs et élancés, des mains serties de doigts squelettiques, le faisaient ressembler, physiologiquement, et de dos, au philosophe Voltaire. C'en était un autre, qui avait commis un livre de philosophie. Il évoqua sa nuit. Quand il dérailla sur sa maladie, il fut si piètre humainement que la Philosophie se boucha les oreilles.

Cependant, nous lettrés, nous ne pensions qu'à sa physiologie, et comme l'un des invités, goûtant littérature, évoqua Voltaire, le regard de François Lequerre, éveillé, croisa le mien, d'un air entendu ; ce moment de télépathie fut le premier raccord entre mon intellect et celui du présentateur. Il prit une série de livres, faisant défiler les couvertures à la manière d'une enfilade de petits cartons, jusqu'à caricaturer la vitesse média du chercheur de plumes ; puis il lut, à haute voix, des extraits d'œuvres, sur un ton drôlatique, taquin, mimétique, proche de celui d'une comédienne, Marie Châto. Je ris.

« Magnifique enfant », fit François avoir m'avoir arraché un sourire.

L'écrivain, qui nous avait dédaignés dans le couloir, prit place sur un des fauteuils. Il possédait des bras immenses, des mains frappées de brio, et parla comme au théâtre.

« Elle a l'air sérieuse, dit-il en me regardant. Je pensais que c'était une fille... nunuche.

- C'est une D, vitupéra un écrivain espagnole, elle a D, et rien d'autre.
- On vous verra tout à l'heure », coupa un des organisateurs, mécontent.

L'Espagnole partit en récréation derrière le rideau de la salle. Elle revint quand fut son tour, cueillie par les applaudissements du prétoire.

Les intellectuels se plaignirent de la condition des malades, physiques – mais le plus convaincant, le plus lucide fut celui dont le passage évoqua, en détachant les mots sous une ligne de diction très claire, la dégradation du sort des dépressifs dans une société sans pitié. Les intellectuels se plaignirent du sort des artistes.

« Oui, C, s'indignèrent-ils, tous C, tous en C. »

C'était mettre l'art, le bel art, au pas de la fonction publique.

A la fin de l'émission, François Lequerre se tourna en direction de la belle jeune femme, que la caméra avait laissée dans un recoin flou, insignifiante comme une perruque brune à lunettes lourdes, et murmura malicieusement :

« Alors, tu la goûte, ta *loose* ! »

Pas sa fille. Ils s'étaient aimés au lycée, et le bel était rancunier en amour.

« Tous en pyjama ! » conclut François, qui signalait ainsi son désir de vivre tranquille.

« Vous souhaitez lui parler, venez », fit son vieil ami, présent chaque semaine, en me tirant par le bras.

Le jeune animateur bondit, recula, comme face à une pierre fonceuse.

« Lire votre livre ? Ce n'est pas mon métier, avoua-t-il, désespéré. Je ne prends jamais de manuscrit. Seulement des livres retravaillés avec un éditeur. Et ce n'est pas à mon nom qu'il faut les adresser. »

Le couple de vieux amis m'embarassa dans l'ascenseur, en riant fortement :

« Jean, Eèèèèè ! Eèèèèè ! » bêla le vieux.

Sa femme me désigna le buffet nocturne, auprès de l'entrée, en ajoutant joyeusement :

« Ce buffet, c'est uniquement pour les écrivains ! »

Je pris la porte seule, avec une boule nocturne au cœur, et plongeai sur les longs trottoirs de la ville. Après l'émulation du spectacle, toute de routine vitaminée et de façade chaude, j'avais heurté le carré fermé. Chacun, sorti des cathodes, dort durant deux jours.

Privée de travail par décision hiérarchique, jugée inapte d'emblée, sans pouvoir produire de preuves, jetée en larmes sur le bureau d'une assistante sociale qui s'en purlécha, issue d'une famille désunie, vomie par l'homme de la rue, je grandis avec une amertume insupportable, sachant que je n'étais guère crue quand j'évoquais, pour d'anciens amis, ma vie ainsi devenue.

Le commerçant à qui j'avais apporté le plus d'argent, durant quatre ans de plein salaire, refusa de m'avancer un seul billet, un jour où j'étais en déveine. Je m'en remis à la générosité d'un loustic, d'un gentil garçon mal dégrossi, sentant la contrebande, qui devint la risée de tout le monde. Nous vivions livrés au museau d'une grande ville qui s'échauffait, s'emperlousait, non d'idéaux, mais de noms célèbres, accouchait de héros, créait dans les gares et sur les trottoirs un tumulte digne du dix-huitième siècle, ressassait des anecdotes purement orales, à buter le dictionnaire. C'était une ville jugeuse qui haïssait les jeunes femmes et qui fleurait, à chaque journée, la guérilla réactionnaire.

« T'es pas belle partout ! » vis-je dire un soir, au-dessus du corps d'une femme coupée en lamelles.

L'aide sociale jouait le rôle que des amis, une famille plus complète, ou moins exaspérée par le mauvais coton que j'avais filé, aurait joué dans un autre type de société. Je sentais meugler le silence à l'œuvre de mes anciens amis – tous, sauf trois, ne témoignaient jamais, au téléphone, que d'une seule passion : leur vie.

J'étais si effondrée par la somme de ce que je n'aurais pas dû voir, et par l'omission des choses qui rendent heureuse la vie ordinaire des jeunes femmes, comme le partage d'un paquet de gâteaux au travail, ou

une proposition de promenade commune, sous le soleil, qu'il poussa, sur la nappe de mes cheveux blés, une grille de poivre.

Mieux valait rester muette quant à ces anciens amis dont je risquais de rester trop proche, fut-ce par la rancœur – susceptible de se muer en colère puis d'exploser en haine. Or la haine fait souffrir terriblement et il vaut mieux la circoncrire.

« Elle est devenue un con et passe », observa sobrement mon mari.

Preuve que la routine des rencontres, la proximité corporelle, font l'affection, j'acceptai l'écart énorme entre le lâchage statique de mes vieilles amitiés, lointaines, et le dynamisme efficace de mes nouvelles connaissances. Il me fallut des dizaines de conversations ordinaires, de vis-à-vis simplets pour oublier la cruauté des hommes de la rue.

Je ne voyais que très peu mon mari et fus tenue de me consoler du fait qu'il ne m'aidât pas financièrement.

Il ne m'aidait sur aucun plan, sauf sous l'angle du rire.

Je découvris qu'il était un génie et que son nom n'était pas inconnu des buttes urbaines.

Il avait de vrais amis qu'il me présentait parfois, comme on jette une cuillère hasardeuse sur un coin de table. Il circulait en voiture avec sa troupe itinérante dans les bourgades suspectes, où son nom était – déjà – foulé, contournait l'établissement d'aide aux petits violons où je me remis à travailler, puis, comme s'il y avait posé des micros, aux heures suivantes le bâtiment vibrait de trois-cents échos, dont celui de sa voix.

Ainsi s'était-il imposé dans une commission financière, par la voix !

Il avait annoncé sa profession : « Professeur, imprimeur », au sein d'un chahut.

On ne savait où vivait son corps. Il émettait. Il produisait des sons. On l'entendait dans les gares, et dans plusieurs lieux publics, modulant des phrases avec un sens si aigu de la pitrerie et de la pompe que le doute planait sur son âge.

« Je suis de la vieille noblesse de Versailles. Je suis moins d'extrême droite qu'avant », grelottait-il, d'une voix essoufflée, sincère,

repentie et pleine de sirop, au-dessus d'un attroupement amorphe de Noirs et d'Arabes.

Je l'interrompis pour lui avouer que je lui trouvais un talent sidérant, que son mauvais rôle était drôle, tant il y mettait la distance joyeuse de l'esprit français – mais qu'il risquait d'y être frustré, car aucun réalisateur ne fixait sa diction, ses numéros, ses improvisations positives sur un support matériel et pérenne. Sans relais autre que des rires entrebâillés, à l'instant x, il était le plus grand comédien de sa génération.

Or comme la musique, il rendait son public paresseux ; les airs magnifiques donnent à l'auditeur le sentiment de vivre plus intensément que ce n'est souvent le cas ; de même, mon mari aidait les petites graines à vivre et le pouls du rire, la pulsion de vie, à l'écouter faisaient tourner la tête. Les corps jouissaient de ses excès d'expression. Fort conscient de ce pouvoir, il recula notre « deuxième nuit » tout à loisir.

J'élus la Bourgogne comme lieu de repos pour un week-end prolongé, lors des jours fériés du mois de mai. Dans un parc, un buisson offrait le spectacle d'une boule de feuillages verts sur lesquels se greffaient des fleurs blanches, rondes et dodues, qui sentaient le beurre chaud, sucré et parfumé, à tel point qu'à plonger les narines dans l'assiette des pétales, on se prenait à adorer la nature, les départs et l'été.

Je visitai le premier bar à chats de la troisième ville. La pièce de ce concept neuf était petite, sans musique, meublé d'une odeur fade. Il n'y avait en ces parages que des anormaux, et je plaignis les chats.

Mais la plupart de ces anormaux, exceptés des enfants vulnérables et des adolescents handicapés, étaient prêts aux rencontres pour amour. Le bar à chats servait à les parquer dans un cadre serein.

« Oui, si tu veux, on achètera trois chats », promit une mère à sa fille, une exigeante de quatre ans.

La mère n'écoutait que sa fille et, déplorant en vain pareille éducation, je choisis de ne m'adresser qu'à mon voisin, un adolescent étrange, qui se chia dessus d'émotion.

Les chats couraient sur les bras des enfants, dormaient sur leur bassin recourbé. Je ne parvins à en retenir aucun, ce qui me vexa, comme si la place était, pour eux, déjà gardée par un congénère absent.

Je repérai d'emblée une splendide qui laissait paraître son pelage mi-long, crème et beige, sur un canapé. Elle possédait une armoirie de grands yeux bleus farouches et, quant à la réception, tendait à adopter les poses d'une lionne.

« Comment s'appelle-t-elle ? demandai-je au caissier, un jeune homme dont la froideur me déconcerta.

- Maya.
- Elle est magnifique. Elle ne veut voir personne. »

J'avançai ma main à plusieurs reprises et la retirai griffée. Moults êtres humains, séduits par l'aristocratie, s'en tirèrent avec des feulements.

Je draguai Maya quelques temps, puis me retirai bredouille. Mes mains égoïstes ressentait le besoin de son pelage gentil et content. La pièce puait et le patron n'était pas gentil.

Les enfants et quelques jeunes femmes baissèrent la garde. « Elle est bien », estimèrent-ils vite. Dès lors je fus acceptée, malgré la nappe d'émotions qui me faisait voir le monde avec étrangeté. La veille, en gardant le lit, n'avais-je pas retiré de ma nuisette les mots de « fille mauvaise », qui s'étaient mis à parler sur ma peau comme deux petits autocollants sonores, pareils à ces lettres de l'alphabet qu'on trouve dans les paquets de nouilles vermicelles.

« Tout le monde dit que nous avons un enfant martyr », ironisèrent deux femmes narquoises en se levant de table. Le garçon, d'une dizaine d'années, éveillé, curieux, raconta ce qu'il avait vu, dans la journée, de stimulant. Le patron retint les deux mères, qui ne se départaient plus d'un sourire carnassier, face à la caisse, et écuma haineusement contre le maire :

« C'est monsieur Boutin. Ils sont tous Boutin. »

Je scrutai le garçon en sachant ce qu'il penserait du monde dans quinze ans – tous d'un bon genre : je cherche un arbre, mais je ne sais pas à quoi on reconnaît une feuille, ni même un tronc – y compris elles.

J'avais fait les frais de cette typologie de sourire quand je me risquai à un concert ou à un buffet honoré par la mairie. Je vivais à quelques rues d'un quartier majoritairement huppé et les invités de ce rassemblement étaient des êtres humains de la haute bourgeoisie, catholiques, et leurs manières natives leur commandaient, en toute représentations, ce sourire de teigne, arrogant, méprisant comme une mâchoire qui retient, ou calcule à dose millimétrée, des spasmes de haine. J'étais, pour cette classe du haut, l'élément sale, la carpe dure sentant l'étang. Entrer dans ces buffets électoraux représentait un effort

surhumain pour outre-passer un climat de huées, de ragots, de condamnation contenue. J'avais, à force de le subir, identifié les particularités physiologiques du sourire de haine de la classe dominante. Il se parait des attributs du mépris pour faire honte à ceux de l'extérieur, qui se tenaient mal et venaient, animés, à leur goût, d'intentions nuisibles. Et parce qu'on me disait lesbienne, ou femme facile, dépourvue de sentiments filiaux ou de baccalauréat, je savais que ceux qui les avaient subis, et qui ne voulaient plus les subir, choisissaient de vivre avec le même sourire contracté, proche de l'hystérie en corset.

La ville faisait feu de toute anecdote et prenant le bus, quelle ne fut pas ma surprise de voir une nourrice noire enseigner à un gosse :

« Le rato de Maya, c'est sérieux ! »

La rebelle en peignoir, qui n'avait pas quitté le canapé, était devenue un placement astrologique.

Une fois que j'eus repris le travail, j'appris à considérer mon corps, non comme un accordéon à plier aux codes musicaux d'un orchestre, ce qui le rendait, au final, douloureux, sous tension, tel ces bois qui servent à caler des meubles et qu'une habitude de pose, de contrainte, déforme ; je me laissais guider par l'autre et par moi – oui, c'était cela, du guidon. Je n'eus plus besoin de « construire une vie à deux ». Il m'arrivait d'être bien à deux, et ces interventions du bonheur me suffisaient, en guise du pliage ordinaire. J'étais devenue assez sereine pour me détendre auprès d'un voisin de siège, d'un collègue. En période de pliage, je restais persuadée qu'il me faudrait un homme possédant une équivalence, non d'âge, mais de maturité, de sensibilité, une même portée de raisonnement ; or quand j'étais bien – je l'étais, naturellement et dans l'absolu. Mon compagnon de siège ou de travail ne se sentait pas obligé de parler non plus ; nous voisinions ; sa respiration, les saccades de son larynx, les notes de ses muscles entraient en moi sans violence ; la chaleur bouillait sur mon dos. Les hommes qui se contentaient de cette osmose instantanée allaient, venaient, sans exiger, se plier, vitupérer des muscles. Il n'y avait plus de corvée après la table, pas d'effort pour se faire aimer ni plier l'autre à l'amour. Nous jouissions d'homme à femme, mais dans la note sourde.

La nuit numéro deux fut belle et bonne en cavatine.

Puis mon mari fut si content qu'il me traina sur l'oreiller jusqu'à quatre heures du matin. La deuxième partie de nuit deux fut épuisante. Je cherchai le spasme vaginal sur lequel il avait déposé un label unique, irréplicable ; j'en avais le visage couvert d'hématomes roses ; il remit la nappe pour un repas déjà fait ; j'étais sans envie ; l'arôme léger devint une pâte orientale bourrative, grasse, et bête. Je m'arrangeai pour quitter l'appartement avant que le jour ne dresse ses tessons de bouteilles.

Cet homme parlait peu, et il était souvent exquis. Mais les hommes se montrent plus condescendants que jadis. La condescendance masculine était une crève en vogue dont je ne m'accommodais pas ; cette hauteur que d'aucuns prenaient sur moi étant très injuste. Mon mari était l'un des rares dont les petits moments de condescendance demeuraient supportables. Je les tolérais comme une pliure dans le velours. Il était assez intelligent pour savoir l'intelligence de l'autre.

Longtemps j'eus peur de lui parler, au risque de lui déplaire – les mots étaient à la gâchette. Et puis, on avait fait la conversation : je vivais ces instants comme quand on observe le passage de jolis nuages étirés, collants à travers le ciel.

Je lui disais « tu », ou « vous ». Je le nommais peu. Le nom c'était cette gâchette, un détonateur menaçait dessous. Ses connaissances l'appelaient Frank. Il faisait l'effet d'un propriétaire de boutique d'outils ; derrière la porte, plein d'objets – nommés, apprivoisés, spécifiques – et une histoire, et des petits noms, au bout de chacun.

Ma mère le nommait *copain*, ce qui n'engage qu'à vivre ce que l'on vit ; la terrible femme s'épanouit durant cette période entre aria et cavatine. Elle se mit à rire aux éclats et à poursuivre les hommes de sa

vieille séduction, par ordinateur ; l'un d'eux, l'ayant offensée, s'excusa anonymement, en diffusant autour de son corps, par smartphone, une odeur enveloppante, nappée, subtile, de viande de bœuf cuite ; les yeux de maman s'étaient dilatés de bonheur à l'instant même où ils baignaient dans les larmes, encore qu'elle n'eût aucune haine contre les bovidés.

Quand mon mari partageait son savoir, je me rapprochais de lui sans pliage. Un soir où il consentit à n'allumer qu'une cigarette, et à se passer de boisson, il dit :

« Je me fais appeler Frank ».

Il le dit avec un visage neutre, un peu intimidant, et désagréable. Il semblait que ses interlocuteurs fussent en tort, non l'inverse.

« Tu veux dire que tu ne t'appelles pas vraiment Frank ?

–Non. »

Bon. Il ne s'appelait pas Frank.

Mais c'était écrit sur la sonnette de sa porte ! Quand je l'avais connu, par autrui, on le disait Frank déjà ; tous, nous étions pris à ce mensonge dans une haie d'autruches.

« Vous voulez dire que, si l'on se rend à l'état civil, si l'on mène une enquête, si l'on saisit vos vrais papiers de naissance, vous ne vous appelez Frank nulle part ?

–Oui, Frank, c'est une superposition. »

Il demeurait placide.

« Comme nos deux lits. » fis-je.

Il releva la tête. Il n'y avait pas de lits superposés dans nos chambres. Cela n'existait que dans les chambres d'enfants.

« Ca coûte cher de changer de nom, fis-je.

–Le prix d'une petite fille », répartit-il.

Il s'acheta un éclair à la vanille, et fut désagréable.

Je repartais à zéro, avec cette énigme. J'avais épousé un homme faux. Je l'appelai trois fois par semaine, et laissai sur son répondeur, qui restait masqué :

« Bonjour, c'est Jean. Comment vous appelez-vous ? »

Mon mari répondit qu'il travaillait le soir, à prendre des notes, sous une ampoule.

« Je n'ai pas envie de te révéler mon nom, dit-il.

–On n'est plus du tout en confiance. »

Il fit tinter l'ampoule.

« Ton nom officiel sonne bien ! Il a une sonorité droite, franche. Je n'imaginai pas que tu puisses être malhonnête. J'ai très mal. »

Je pleurai et me mis à dessiner plusieurs lignes. Leur pureté bleue et blanche me sidéra. La ligne droite guidait au repos de l'œil. La page blanche, vidée, sauf par un horizon bleu, était toute emplie de la sérénité du vide.

Frank allongé m'avait causé le même effet, jadis. Il était la preuve, en acte, de l'homme horizontal, celui dont on attend le repos et qui demeure une fin en soi. Or, son attitude admirable s'achevait en mensonge nominatif.

Je sortais prendre l'air, seule, tragiquement – puis paisible. C'était si bon ! Il grêla de l'eau plusieurs jours. La pluie, violente, cassait la terre qui s'éparpillait en sable sombre, comme le charbon de mon âme dépressive. Je dessinai une ligne verticale et me rendis compte qu'elle dispensait beaucoup moins de sérénité que la ligne d'horizon. L'œil, donc l'esprit, désire un remplissage, un développement et par la gauche et par la droite. Il n'atteint aucune quiétude tant qu'il n'a pas rempli sa gauche et sa droite. La pluie, au contraire, satisfait, comble, prévient l'éparpillement, parce que ses rayonnages verticaux sont nombreux.

La pluie organise une secousse de la ligne horizontale sur la verticale.

L'explosion odorante qu'elle provoque désorganise l'âme et la répand. A travers herbes, bois, pneus, peintures, elle touche, agrandie, une autre expansion. Ceux qui n'aiment pas le bonheur n'ont pas encore reçu la pluie, ils désirent obsessionnellement remplir la gauche et la droite.

Au bout du neuvième appel, Frank m'avoua qu'il s'était appelé Carafon.

« Ah certes, fis-je en sursautant, c'était déshonorant.

– Depuis l'école, confia l'homme au bout du fil, je vivais comme une chose, à cause de ce prénom. Quand on m'appelait, on ne hélait pas un copain, on déplaçait un pot d'eau.

J'ai fini par intégrer ce regard. Quand je me levais de chaise, je me sentais bloqué, vissé, lourd, il ne me manquait qu'une anse dans le dos. Tous les levers, les brûlures dans le dos, se cristallisaient en peur de la médisance. Chaque fois que Carafon quittait sa chaise, il souffrait.

– Tu as eu une jeunesse difficile.

– Je ne suis aimé qu'à mon âge. Vivre cinquante ans, c'est dur.

– Tu as compris comment qu'on te mentait ?

– Je me suis vu objectivement, entre trente et quarante ans. Je n'étais ni lourd, ni raide. Je ne souffrais que de paralysie sociale. J'en étais venu à éviter de regarder les gens tant il me semblait que leurs yeux allaient exploser en éclats de rire. Ceux qui avaient cherché à me faire croire que j'étais objectal, qu'on pouvait m'objecter sur tout, que j'étais physiquement un pot, étaient de vrais petits fumiers.

– Ces gens, il a fallu les mater. Tu n'as pas pu seul, tu as payé en préfecture.

– J'ai fait beaucoup avant d'en arriver là. Changer de nom ! J'ai payé le quadruple – l'aménagement d'une vie. J'ai tout acheté pour plaire, pour rester un type bien, tout, sauf le sens de l'humour. Certains naissaient avec. Moi, je me braquais et faisais la gueule.

– Il te manque encore l'humour. »

Il fit tinter l'ampoule.

« L'éclair à la vanille, m'emportai-je, c'était méchant. Railler ce n'est pas avoir de l'humour. Tu as reproduit contre moi la violence de tes camarades. »

L'ancien objet éclata de rire, véritablement.

« J'aime quand tu me fais rire. Oh que je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime ! », lui dis-je.

Il y eut une contraction. Ce fut pénible.

« Je suis un vil homme, et très coupable, répartit Frank. Je m'appelle Carafon Vapiano. Cela ne te dit rien ? Ouvre l'enveloppe laissée par ta jeune mère, et laisse-moi réfléchir. Je suis le frère de ton père. »



Derrière la façade ordonnée de notre usine à réinsérer, à aimer la pouillerie, et à qui nous devons tout, car l'entreprise ordonnait nos fiches de salaire, il y avait plein de problèmes. Mon chef disait que non. Qu'il n'y avait pas de problèmes. Qu'il désirait qu'on n'emploie pas ce mot.

« Je n'ai rien entendu de tout cela, et je vis porte ouverte, argumenta-t-il, en écho à mes plaintes pour harcèlements.

- La porte est ouverte depuis votre bureau, mais elle l'est aussi depuis le mien », osai-je répartir.

Donc la connaissance tacite de ce qui sourdait, était réciproque.

Mon oreille décryptait les chuchotements de la gente que nous recevions. Je comprenais tout, et devins capable de lire les pensées induites de mes collègues. Je savais leurs lapsus et les contre-lapsus avec lesquels, honteux d'eux-mêmes, ils se rattrapaient tout à coup. Et je découvris, à travers ces employés, des êtres sociaux complètement détraqués. Leur santé se dégradait à partir de quarante-cinq ans, parfois bien avant. Se convaincre du fait qu'ils étaient la norme, et qu'ils gagnaient assez aisément leur vie, était ennuyeux.

Dans le petit bureau, je subissais les assauts émotionnels de mon collègue Maori, qui avait été recruté auparavant par les services d'espionnage de l'Arabie Saoudite. Il y avait mené des enquêtes en transportant des liasses d'une porte à l'autre, en transbahutant, pour le prix d'un salaire en billets, des valises noires jetées sous des coffres de voiture, dont le contenu était compilé sur ordinateur, et qui, après une course sur le sable, servaient à concevoir des émissions de télévision ordonnées par le gouvernement.

Maori vivait chaud de ce passé. Lorsque nous joignons nos travaux, je le situais dans une cellule pouls battant où le français n'avait plus son usage ordinaire. Lui transférait sa surcharge émotionnelle sur le clavier, en tapant très rapidement ; et il convient de dire que ce clavier parlait. Que Maori élaborât une convocation ou rédigeât un ordre, il faisait, en même temps, voyeller le clavier avec une rafale de consonnes. Je

comprenais ce qu'il disait en parallèle – ses sentiments pour moi, qui étaient arabes, ses révoltes, qui restaient chaudes, son esprit critique, qui souvent se leurrerait, sa sensibilité, qui demeurerait bonne. Pareil effeuillage, en morse pour aveugles, mais fins auditeurs, était suffoquant.

Je ne pouvais le tirer de sa rêverie pianotée, rationnellement, car je risquais de recevoir en retour :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu me parles de ça ?... »

- Rien, eussé-je dû répondre, je t'entendais marmonner dans ta barbe...
- Jean, laisse-moi tranquille, il faut que je bosse ! »

Maori était rose et rasé comme une bouteille de vin, et avait un mal fou à obtenir une fiche de paie, même misérable.

Chez d'autres, je lisais comme dans une anatomie ouverte les incroyables maladies de l'âme, les préjugés et les hostilités que cinquante ans d'expérience avaient consolidés. Je percevais ce qui se tramait sous le tapis de la souris avec une sensibilité si aigue, si introvertie, qu'il se peut, au final, que j'ai eu uniquement accès à l'inconscient de mes collègues, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus abject en l'être humain.

De retour chez moi, le samedi, être blottie dans les bras de Frank me sauvait la santé. Depuis que je le savais le frère de mon père, nous couchions ensemble avec un bonheur accru. J'adorais le faire parler. Avoir un père et son frère en même temps, c'était extraordinaire ! Il était ma clémentine.

A chaque fois qu'un lapsus tombait, les collègues arrachaient de leur propre âme une lamelle de citron. Je n'avais jamais aimé ce fruit dont la saveur incommodait. De ce citron jaillissait un jus piquant, brutal, une amertume – ce qui demeure de l'âge adulte quand on en a banni le sucre. Je travaillais au cœur d'une grande agrume, la plus jaune. Il m'était dur de ne pas sortir des toilettes les yeux embués de larmes.

Chaque fois que je sortais me promener seule, en vérité, je n'allais qu'aux boutiques de photocopies. Je transportais une multitude de chouettes choses à scanner, imprimer, copier, relier. Quand la monotonie avait fait son œuvre, je cherchais une autre adresse, laquelle me promenait vers une galerie, un parc, ou une personne seule.

Or si je changeais de ville, afin de connaître un nouveau magasin de reliures, je trouvais, sur le lit de décès des imprimantes, des pelures de textes inédits. Je professais une antipathie coupante pour les documents sans poésie. Plus je me rapprochais de la Normandie, plus je recouvrais l'espoir de lire la suite des quatre pages de l'histoire que j'avais récupérée et dont l'écriture tremblait de génie. Connaître l'identité de ce narrateur à couteau tiré sur les mots, et l'histoire de Dorté, me fit frémir derechef.

Ma dernière série de photocopies, avant le départ, provoqua un incident dans le département de l'Eure. Interrompue par un bourrage, je saisis une paire de ciseaux et une lame de découpe papier que je pointai sous le capot de la machine.

« Savez-vous que cela ne se fait pas ? » vociféra la vendeuse.

-Non, fis-je froidement, en me détournant d'un coup sec.

- Quoi ? Vous ne saviez pas que plonger des outils tranchants dans mes machines ne se faisaient pas ? Vous plaisantez ?

-Non, je ne savais pas.

-Attendez, vous savez combien coûte une imprimante ?

- Non.

-Vous n'utiliserez pas ces outils pour une voiture ?

- Je ne sais pas.

-Comment cela, vous avez bien une voiture ?

-Non je n'en ai pas.

-Mais vous pourriez en avoir une !

-Non.

-Alors un vélo ! Vous prenez bien le deux-roues, dans Paris ?

-Non.

-Alors vous êtes toujours à pieds !

- Oui.

-C'est comme si vous mettiez un caillou dans une chaussure. Vous allez le faire ?

-Non.

-Il faut donc, cria la vendeuse, que vous posiez ces outils.

-C'est ce que je... fais.

-Non, ce n'est pas ce que vous faites. »

Cruellement blessée, ayant perdu tout allant, tout optimisme pour le département de l'Eure, je me rendis par le train dans un autre.

## Témoignage

Lorsque j'ai rencontré Jean, je l'ai de suite aimée car elle me rappelait ma jeunesse. Elle souffrait de la paralysie physique dont j'avais moi-même souffert en tant que carafe. A vue d'œil, il était difficile de cerner ce qui la vissait sur un socle solitaire ; elle était d'une blondeur de pastourelle. Une série d'agressions, devenues invisibles à l'œil nu du badaud, expliquait le fait qu'elle n'ait rien d'intéressant à dire.

Je m'en amourachai, nous nous vîmes de temps à autre ; par-derrière, j'enquêtai. Du point de vue de l'état civil, le rapport était caustique : la félonie de sa mère était notoire, la démission physique de mon frère, inexcusable. Elle fut repérée par les services de surveillance des voies ferrées comme un « chaton abandonnado » - reprenons le sabir européen d'une des agents de cette entreprise publique, qui lui causait dans un haut-parleur chaque fois que Jean montait en gare -, pour multiples errances solitaires dans des wagons qui la menaient, à hue et à dia, vers des destinations ne valant pas fortune, un peu comme ces vieux enfants dont on finit par se demander où sont leurs amis, leurs parents, leur asile, s'ils n'ont commis nul acte de délinquance. D'aucuns la voyait petite, muette et bleue, en retrait.

Quand Jean me racontait sa semaine, j'en venais, au final, à la lassitude : elle cumulait les échecs, mais elle était au centre du monde. Par exemple, on ne voulait plus la voir tant qu'elle ne serait pas mariée.

« Tu es une fille sans queue, ils sont réacs, tes témoins, très réacs, disais-je.

-Il y a des milliers de jeunes femmes comme cela, répondait-elle, elles se promènent seules en ville. Elles ne demandent rien, quel mal font-elles ? Si tu l'ignores, c'est que je lui la seule à être mentionnée comme seule. »

Je lui demandai en quoi une vie aussi commune que la sienne pouvait ameuter l'attention. Son verbiage ne tenait pas debout. Je lui administrai un diagnostic d'égoïsme, d'aigreur précoce et de paranoïa.

Ma compagne occasionnelle – je suis ainsi fait que pour aimer pleinement une femme, il me faut des périodes de retraits, pendant lesquels j’amplifie l’amour en écoutant de la musique, en nous créant des souvenirs, en entrouvrant, après un chapitre, la fenêtre de ma chambre, pour sentir l’air tiède et érotique des nuits de printemps –était obsédée par eux : « ils disent que... », « on pense que... »

Qui étaient-ils ?

Si je n’avais pas été une carafe, j’aurais cherché des noms, des identités physiques précises, comme n’importe quel professionnel. J’aurais repéré deux ou trois obnubilés. Mais j’avais vécu, subi, la force de l’opinion commune, du bavardage à haute floraison comme ces forêts uniformes et rases qui poussent et se collent sur des collines. Jean m’affirmait qu’il était impossible d’identifier des « ils » et des « on », car elle avait, dans les transports et des assemblées, subi quatre huées, dont la somme des bouches s’éparpillait entre dix et sept-cent personnes.

Je fus vaincu par son assurance. Ayant souffert d’une loupe déformante, la condamnation pour prénom, avant mes quarante ans, je la forçai à me raconter, uniquement, ce qui lui arrivait de bon.

## Témoignage

J'ai la suite de mon verdict. Il n'y a rien de fou chez Jean. Elle a le derrière enflé. Elle a tenu là-dessus un témoignage qui la dessert. Il faut oblitérer cela. C'est peut-être une fine artiste.

« J'ai achevé mon seizième livre, m'a-t-elle avoué, en me remettant une reliure.

-Quel est l'éditeur ?

-Il n'y a que José Corti, pour la politesse.

-Et pour l'argent ?

-J'attends un preneur. J'aimerais tant en avoir !

-Tu es contre le département de l'Eure, je suis contre la Normandie, suis-je intervenu. Pour photocopier tout cela en dix exemplaires, je te propose de découvrir le Centre. Après, si ton manuscrit échoue à rencontrer son public industriel, il faudra la jouer mieux...

-Pour jouer de malchance dix-sept fois ? »

Nous souffrîmes d'un silence accablant. Seule une tourterelle, en chaleur, nous donna l'illusion d'être attendus, en compagnie solidaire et hardie.

« Un soir où il faisait beau, a repris Jean, j'ai suivi une marche, dans le centre-ville. C'était une marche de voitures. Je portais une petite veste bleue, dont la ceinture se bloquait mal. Je me suis promenée dans la ville, pavée comme une moquette, j'aimais le jeu des voitures, les adultes en balade. J'ai revu mon ... père.

-Il est venu te suivre ?

- Il a filé à très vive allure, coiffé d'une perruque. L'éclat de rire a été automatique.

-En qui était-il ?

- En Jospin.

-Depuis quand Jospin te plait-il ? Je ne me souviens plus du dernier soir où j'ai entendu sa voix.

- Je l'ai entendu en 1995. Il était premier au premier tour.

- Combien de voix ?

-Vingt-trois, sur cent.

-Quel mois ?

-Le doux avril.

-Qu'a-t-il fait ?

-Improvisé un succès après des heures de défaite programmée, mentalement administrée, admise, acquise.

- Ceci t'a marquée.

- Ce qu'en a fait mon...père était très gentil. J'ai marché sous la nuit, sans ouvrir le porte-monnaie, l'échancrure du ciel, bleu sombre, tiède, déserté d'étoiles... Je suis arrivée à l'opéra, un musicien de rue jouait et comptait les coureurs. Il a crié en anglais : *Jean, two thousand B.*

-Tu lui as demandé ce que c'était ?

- Je ne lui ai rien rendu. Je l'ai regardé statiquement.

-Et puis ?

-J'ai repris le métro. Une jeune femme aux cheveux courts, au teint pur, m'a enveloppée de ses yeux clairs, en me dévisageant longuement ; elle s'est exclamée :

« C'est Jean ! »

Je ne l'avais jamais croisée de ma vie et il me parut mystérieux d'être sue, quand je ne savais rien.

« Tu t'appelles bien Jean ?

-Comme tu t'appelles Frank. J'ai porté mon veston bleu des mois entiers. La ceinture s'est brisée. Une après-midi, j'ai fait irruption dans un magasin de luxe. Les manteaux neufs, portés sur des jeunes filles, étaient tous splendides. Les femmes mûres, propres, fuselées dans des robes, me regardaient avec sympathie. Mais mon veston faisait si petit, dégingué, et sale ! Leurs colliers valaient le prix de quatre boucles de ceinture. Ce fut étonnant qu'on me le pardonne.

-Toi, durcis-je, qui prétends avoir morflé ce que j'ai subi, au point d'abuser de l'état civil, dis-moi ce que tu as fait de leurs bons points, et de leurs sympathies gracieuses pour ton hygiène. »

Elle se retourna, et jeta son pantalon au sol.

« C'est court, observai-je.

-Tous les dimanches, des messieurs m'enjoignaient à quitter le domicile et à suivre le trottoir. J'entendais hurler : « Marche ou crève ! » dans un micro. Je marchais. Il y avait des déplacements de population pour voir ça. C'est ça les *ils*, les *on*.

-C'est là que tu fabules. Pourquoi on viendrait te voir si tu n'as pas d'hygiène ? »

Elle répondit qu'elle avait reçu quelques invitations pour des événements prestigieux, où elle recevait du madame Poisson.

« Le plus beau matin fut celui où mes parrains, qui prenaient ma défense, comme des hommes de l'ancienne école, m'annoncèrent que j'avais atteint le rang 1459 parmi les personnalités françaises. Je n'ai jamais su qui j'étais. Je vivais en ligne directe avec ces messieurs et notre affection était sous radiodiffusion. Je marchais.

-Tu l'as dit à tes amis ?

-Ils m'ont notée schizoïde. Je les vois moins.

-Dis que tu es faite pour le travail, et le mariage. Il te faut de la pastourelle, de la mièvrerie. Sans cela, il faudra changer de département, encore une fois. »

Elle allait se montrer grossière et je résolus de lui interdire pareille offense à ce qu'elle avait de beau. Les hommes font les bons parrains des femmes.

*Le chapitre suivant devait raconter l'histoire de la trouvaille du manuscrit de Dorté, et comment il sauva Jean d'une tentative de suicide ; cependant, comme lors des représentations de théâtre au dix-huitième siècle, sa mise en page fut accompagnée d'une telle horde de commentaires, de brouhahas, de plaisanteries et de sifflets, que la rédaction en fut anéantie.*

**FIN**

